

# CINÉMA

par **ANDRÉ VIDEAU**



## Le cheval de vent

Film marocain de Daoud Aoulad Syad

► À l'issue de ce film plein de contrastes, à la fois mélancolique et confiant en l'avenir, aride et hospitalier, on pense pour la paraphraser à la réflexion paradoxale de Lyautey, un connaisseur en la matière : *"Le Maroc est un pays froid où le soleil est chaud."* Le Maroc – tel qu'on le voit et le vend – est un pays pittoresque et volubile où les gens – tels qu'on les découvre pour peu qu'on s'y attarde – sont taciturnes et les paysages austères. C'est cette face cachée, ou plutôt ignorée, que révèle la randonnée picaresque et poignante, et néanmoins presque banale, de Tahar et Driss. Ce sont deux marginaux dont l'un a au moins le double de l'âge de l'autre et qu'en apparence rien ne rassemble, sinon de fortuits et nécessaires égarements ou ruptures vers des itinéraires de fuite et de poursuites chimériques. Et l'évidence très opportune qu'il y a de la place pour deux sur une moto équipée d'un side-car (le "cheval de vent", métaphore marocaine de la bicyclette !).

Tahar (Mohamed Majd) est un ancien forgeron, sans doute mis un peu trop brutalement sur la touche. Comme il n'y a au Maroc ni maison de retraite, ni fonds de pension pour les vieux artisans, il doit vivre chez son fils, à Rabat

Ce n'est une sinécure pour personne et sa belle-fille ne rate aucune occasion de lui faire sentir son inutilité. Alors lui est venue l'obsession de renouer avec le passé, le métier, l'amour conjugal, toutes choses interrompues par les aléas de la vie. Pour cela il lui faut retourner au village, retrouver son échoppe et surtout la sépulture de l'épouse défunte pour reprendre avec elle un dialogue amoureux qui n'aurait jamais dû s'interrompre.

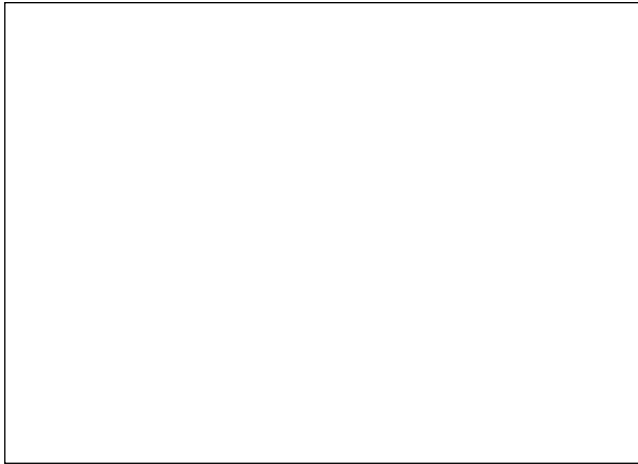
Driss (Faouzi Bensaïdi) n'est plus tout à fait un jeune homme, sa vie jusque-là semble n'avoir pas très bien tourné. Quelques larcins commandés par l'oisiveté et le dénuement l'ont même conduit en prison. Le voilà libre, non pas pour accepter n'importe quel boulot de gagne-petit ou de crévemisère, mais pour se lancer à la poursuite de son enfance volée. Il a justement reçu une mystérieuse lettre lui signalant l'existence de sa mère à l'autre bout du pays. Elle l'avait abandonné dans son plus jeune âge et il en était depuis sans nouvelles.

Itinéraires à peu près identiques et moyens de transport en commun vont conjuguer ces doubles appels au voyage. Étapes et rencontres à travers un Maroc oublié, ou soigneusement évité par les

voyagistes vont ponctuer le déroulement du film et l'imprégner d'une poésie sans complaisance.

Dans cette sorte de pays parallèle, avec ses rivages désertés, ses villes languides aux forteresses hors du temps (Azemmour), ses pistes et ses corniches hors cadastre et sans balises, les rares gens croisés sont peu démonstratifs mais serviables. Le champ est ainsi libre pour que l'essentiel prenne tout son relief, qui ne s'inscrivait pas forcément dans les motivations de départ. Rien, dans leurs quêtes nourries de fantasmes, de rêves et de regrets, ne laissait présager d'affinités suffisantes pour conduire à l'amitié. Plus qu'une amitié de circonstance ou même d'élection, c'est l'apparition de rapports père-fils qui ne devraient rien aux déterminismes de la génétique, mais tout au libre arbitre des inclinations. Un subtil dosage entre attirance et tendresse, assaisonné de mouvements d'humeur et même d'exaspération.

L'autre fil conducteur du film est le réapprentissage de la vie, une espèce de réinsertion pour deux exclus, une seconde chance offerte à ceux qui ont raté le départ, l'impression reconfortante qu'il n'est jamais trop tard, même pour le vétéran Tahar. Il n'y a pas de voie de garage sans issue. Le destin, pour peu qu'on le sollicite, offre une révision après des années d'errements (famille, pri-



son, vieillesse...). La caméra suit avec précision les mécanismes de la remise en route. Jouant de l'esquive et de l'ellipse entre ses cadrages minutieux, elle fait en sorte que notre attention ne se relâche jamais.

Il y avait dans *Adieu forain !*, le premier long-métrage de Daoud Aouled Syad (voir *H&M*, n° 1220), cette même grâce contemplative

et un peu puritaine, mais finalement bouleversante. Cet élan et cette poésie vers les choses et les gens les plus démunis, les plus à la marge. L'originalité de l'auteur (aidé par son scénariste Ahmed Bouanani) s'affine et se précise. La révélation et la consécration du *Cheval de vent* au dernier festival de Marrakech confirme l'essor du nouveau cinéma marocain. ◀

### Fatma

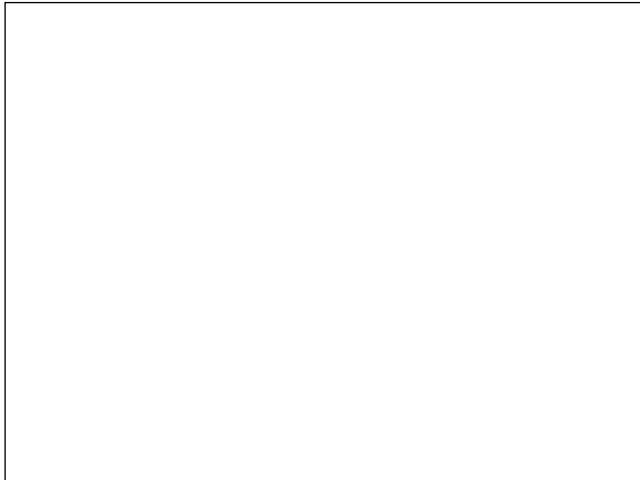
Film tunisien de Khaled Ghorbal

▶ Voilà un film qui dit modestement des choses importantes. Pas seulement sur la condition faite aux femmes dans un pays musulman réputé avoir négocié plutôt en douceur le virage de la modernité, mais sur les évolutions et les blocages de toute une société. Dans la torpeur voluptueuse de l'été de Sfax, dans le Sud tunisien, Fatma, (Awatef Jendoubi, très naturelle dans ce premier rôle) jeune adolescente, est violée par un cousin de la maison. Les familles sont lourdes

de ces secrets que, coupables, victimes et témoins plus ou moins informés, verrouillent à jamais. Comme tant d'autres, Fatma choisit de se taire (a-t-elle vraiment le choix ?) sans pour autant se résigner à une vie recluse et pénitente qui attendrait docilement le moment où son "infamie" serait révélée à tous. Tout mariage de bon aloi exige les preuves manifestes de la virginité de l'épouse. Son premier combat sera celui de l'instruction, encore peu répandue chez les filles, mais que per-

mettent les orientations du régime et les faveurs d'un père traditionaliste mais finalement assez débonnaire. Son bac en poche, elle obtient l'autorisation d'aller poursuivre ses études à Tunis et, audace plus grande encore pour une jeune provinciale, d'être hébergée en résidence universitaire, loin de toute tutelle familiale. Dans le cocon libéral (et illusoire !) de la fac – cours, copains, cigarettes, sorties en boîte ou au restau... –, elle semble vivre harmonieusement l'existence émancipée d'une étudiante "à l'occidentale". Pourtant la blessure reste vive et le traumatisme bien présent, qui va expliquer ses sautes d'humeur, ses replis, ses fuites.

Tournant le dos à la vie facile de la capitale, elle interrompt ses études pour prendre un poste d'institutrice à Soundouz, village isolé et aride dans le grand Sud. Ce nouveau métier, et les conditions de vie qui vont avec, demandent à la débutante beaucoup de persévérance et d'abnégation. Fatma fait face et donne l'impression de s'épanouir. L'esquisse d'une liaison sérieuse et sentimentalement très prometteuse avec le jeune médecin scolaire réveille ses démons et la pousse, presque à son corps défendant, à avoir recours à un expédient qui effacera un passé toujours considéré comme honteux. Les fameux "trois points de suture pour recoudre l'hymen" que conseillent les matrones et que pratiquent certains "toubibs" peu scrupuleux, pratique devenue coutu-



mière dans une société qui met autant de malice à transgresser les tabous qu'à les perpétuer. Le subterfuge réussit et Fatma devient l'épouse honnête d'un médecin promis à un brillant avenir.

Mais alors d'autres remords viennent la tarauder. Elle ne se résigne pas à un processus de rachat qui a bafoué sa dignité. Seul l'aveu à son mari paierait définitivement sa conscience et lui permettrait enfin de s'affirmer pleinement hors des mensonges et des compromissions. Elle a présumé des forces de son combat individuel, même avec le renfort d'un amour d'apparence sincère, contre les lois de l'honneur coutumier. Aziz, l'époux progressiste et le médecin éclairé, la répudie, tout comme le ferait le moindre potentat de village, illettré et tyrannique. Bagdadi Aoun rend bien l'ambiguïté du personnage, adulte immature, toujours soumis aux rétrogrades pressions maternelles malgré son statut social

Les perspectives ouvertes à la fin du film laissent perplexe. Certes Fatma a rompu les amarres et

elle ne manque pas de cran pour affronter une vie nouvelle. On imagine pourtant le prix qu'elle aura encore à payer pour sa liberté (si liberté il y a !) D'autres

sont passées par là – ses amies Radhia et Samira, qui n'ont fait que changer d'assujettissements. Les personnages féminins du film appartenant à la bourgeoisie citadine, on peut être pessimiste sur la libéralisation du sort des femmes de ce pays, toutes origines confondues. Ce qui est le plus nouveau et le plus réconfortant est peut-être qu'un film aussi courageux dans son constat ait finalement pu exister et porter, sans précautions hypocrites, le débat sur la place publique. On mesure ainsi le chemin à parcourir. D'autant que le réalisateur avoue être sorti épuisé de six ans d'efforts. ◀

## Frontières

Film français de Mostéfa Djadjam

► On a coutume de traiter le sort des clandestins en blocs émotionnels, en impacts médiatiques ou catastrophes plurielles mêlant indignation, compassion, militantisme. On est sensibilisé par une foule d'enfants et d'adultes expulsés manu militari d'une église, par des cargaisons de noyés sur les patéras du détroit de Gibraltar, par des livraisons de voyageurs asphyxiés dans des camions frigorifiques... Africains du Sahel, Chinois, Philippins, Marocains, Roumains, Albanais ou Kossovars... Finalement presque tous anonymes et confondus dans des abstractions ou des concepts bien ou mal pensants : l'opulence enviable de l'Occident, l'aggravation de toutes les misères du monde et

plus particulièrement celle des pays dits émergents, l'indifférence des nantis ici, et là, la corruption des élites, les agissements criminels des mafias intermédiaires... Pour son premier film, très prémédité, Mostéfa Djadjam a choisi un tout autre point de vue : se placer à hauteur d'homme et s'y tenir tout au long du périple qui va mener ses personnages des rives du fleuve Sénégal à la côte tangerinoise et, pour les plus chanceux, au havre d'Algésiras, promesse d'Europe. Entre western et road movie, une sorte de Paris-Dakar à l'envers mais plein de rebondissements. Le tout construit à partir d'une recherche minutieuse de l'authenticité qui exclut toute démagogie, tant dans les motiva-

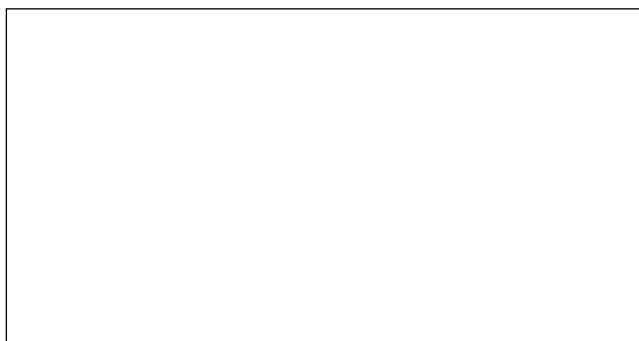
tions de départ que dans les comportements durant la traversée de ce vaste *hinterland* que constituent les frontières incertaines, périlleuses mais négociables, entre la Mauritanie, l'Algérie et le Maroc. Pour cela, le réalisateur a longuement enquêté auprès des candidats à l'exil qui se nourrissent d'espérances, ceux qui ont eu des accidents de parcours et ont dû rebrousser chemin, ceux qui ont cru être arrivés à bon port. Tout a été soigneusement enregistré, réécrit et travaillé pendant des mois avec les interprètes retenus. Peu d'entre eux étaient des professionnels, mais ils avaient le temps et la capacité de se familiariser, dans une dynamique de groupe, avec des rôles assez proches de leur réalité. Ainsi du baroudeur Lou Dante (Sipipi) ou de Delvelin Matthews (Arvey), Noir américain qui dépassa les bornes de la fiction et s'en alla mourir brutalement à Paris lors d'une interruption de tournage. Le résultat de cette façon exigeante et "pudique" de traiter les individus conduit à une authenticité qui confère à son tour au film toute sa force de conviction.

Le voyage compliqué et hasardeux des sept personnages – six hommes et une femme – ne sombre jamais dans le misérabilisme ; il garde, jusque dans les épisodes les plus tragiques, des éléments d'aventure. Ne sont pas davantage absents la soif de connaître, le goût du risque ou l'irrésistible attrait d'un parcours initiatique. Le rire peut même relayer l'émotion, sans que jamais

nous échappent l'injustice des déséquilibres mondiaux, la cruauté ou la rapacité des hommes dès qu'ils détiennent une parcelle de pouvoir, le rempart efficace des solidarités contre l'adversité...

Malgré tous ces attraits, la production et le tournage d'un tel film étaient à hauts risques. Il est des sujets qu'on préfère passer au rouleau compresseur de l'information d'actualité. Et le public n'aime pas être durablement bousculé dans ses convictions ou ses doutes. On doit donc

féliciter ceux qui permirent au film d'exister, en l'occurrence les mousquetaires de Vertigo Productions – Aïssa Djabri, Farid Lahouassa et Manuel Mutz –, qui n'en sont pas à leur premier coup d'éclat. Sujet brûlant et "casse-figure", casting d'inconnus, conditions de tournage difficiles (seulement au Maroc en raison des susceptibilités et de l'insécurité régnant ailleurs), confiance faite à un débutant pour mener à bien l'aventure. Pari gagné. On en est fier pour eux. ◀



### Jeunesse dorée

Film français de Zaïda Ghorab-Volta

► Ceux qui avaient vu *Souviens-toi de moi* (peu de monde en vérité), son moyen-métrage sorti en 1994, et surtout ceux qui l'avaient entendue exposer avec pugnacité sa résolution de faire des films à sa façon, quelles que soient les embûches tendues à une jeune réalisatrice autodidacte, et de surcroît d'origine immigrée, ne seront pas surpris devant la réussite de *Jeunesse dorée*, premier long-métrage de Zaïda Ghorab-Volta, film délectable et à contre-courant.

Elles habitent, en banlieue parisienne (Colombes), des grands ensembles ni plus gris, ni plus délabrés que les autres. Elles ne sont plus tout à fait des adolescentes, sans avoir pour autant basculé dans le monde sans illusion des adultes. Leurs parents ne sont pas venus des antipodes mais sans doute de provinces bien de chez nous ou des "mal-logis" de la mégapole voisine – jusque-là pas de quoi émoustiller un producteur. La brune Gwanaëlle (Alexandra Jeudon) a 17 ans. Elle pose de

façon intermittente chez un peintre parisien. La blonde Angéla (Alexandra Laflandre) a 18 ans. Elle chante de façon tout aussi occasionnelle dans un groupe de rock. Voilà réglée, à contre-pied, la balade attendue des "beurettes" rebelles qu'affectionne un cinéma ghettoisé et surdéterminé que hait la réalisatrice.

Mais tout est loin d'être rose dans le quotidien des deux copines, auxquels les petits boulots ne permettent pas une vie indépendante et décente. Leurs familles respectives connaissent la précarité économique et psychologique. Père hospitalisé, frères et sœurs à la charge d'une mère irascible pour l'une, couple en crise permanente pour l'autre, dont le vague petit ami sort de taule et ne présente guère d'alternative.

Tout n'est pas noir non plus. D'abord parce qu'elles sont, malgré les sautes d'humeur et les contrastes de caractère, de vraies amies toujours complices et qu'à défaut du grand amour isolationniste, elles fonctionnent en bonnes copines dans la cité et partagent de petites passions sous

forme de passe-temps. Pour elles, c'est surtout la photo, hobby qui va leur valoir une bonne surprise et l'opportunité d'aller voir ailleurs comment sont les autres, et si par hasard elles-mêmes ne seraient pas un peu différentes. Le monde n'est pas si mal foutu puisqu'à la MJC du quartier, elles remportent le "projet jeunes". Un petit pécule suffisant à une longue escapade du Nord-Est au Sud de la France en quête d'images singulières de HLM campagnards. Autrement dit, des banlieues de rien du tout avec leurs habitants de nulle part.

Dans une banalité aussi minimale, avec leur allure de filles sages et appliquées et leur voiture d'emprunt, elles vont rencontrer plein de gens à la générosité pudique, à l'émotion contenue, à la gouaille sans vulgarité. Le tôleier qui accepte de servir le "p'tit déj" au lit à des voyageuses qui n'ont rien de clientes fortunées et rouspéteuses, Les vieux habitants qui regardent la mort dans l'âme et les larmes aux yeux s'écrouler les barres et les tours où ils ont finalement été heureux. Des jeunes

qui n'étaient pas leur suffisance et se laissent épater par le parcours des filles.

N'allez pas croire que le film est angélique, remplaçant les clichés misérabilistes par d'autres. Cette façon de croquer la vie à belles dents en gardant les yeux grands ouverts (photo oblige !) fait un peu penser à une autre balade pleine de formidables rencontres, celles de *Drôle de Félix*, de Jacques Martineau et Olivier Ducastel, qui promenait Sami Bouajila de la Bretagne à la Côte-d'Azur (voir *H&M*, n° 1227). Analogie flatteuse, mais la comparaison s'arrête là.

Soudain, dans les montagnes centrales, le film va marquer la pause (la pose ?). Gwanaëlle et Angéla vont s'attarder dans un chalet rustique en compagnie de joyeux garçons, inventifs et manuels qui ont décidé de résister aux vents des modes toutes faites. La vie d'après nature ne manque pas de séductions. Elles ont l'impression d'y éprouver des sentiments neufs. Elles y cèdent à leur manière discrète et rétractée. Le temps de se persuader que d'autres choix sont possibles, que d'autres vies sont à portée de décision...

C'est de façon mutine que le film s'intitule *Jeunesse dorée*. C'est-à-dire qu'avec leurs antécédents, leur bagnole poussiéreuse, leur dotation parcimonieuse, leur projet artistique minimal, elles ont tout de même bien de la chance. Elles ont l'âge et l'allant pour que la vie sous toutes ses facettes vienne encore frapper à leur porte. ◀



## Le prix du pardon

Film sénégalais de Mansour Sora Wade

► Quand le brouillard s'abat sur le petit port de pêche du littoral atlantique sénégalais, en pays Lebu, c'est pire que la purée de pois londonienne. C'est une malédiction. Toutes les activités s'arrêtent, les habitants errent ou s'immobilisent dans l'angoisse des lendemains. Il n'est plus question de partir en mer pour en tirer l'essentiel des subsistances. Les marabouts convoqués se révèlent impuissants à dissiper les maléfices. Leurs offrandes et leurs prières les plus éprouvées sont devenues inefficaces.

Il faudra toute l'énergie de Mbanick, le fils rebelle (Gora Seck) pour faire cesser le sortilège. Le village retrouve ses couleurs, somptueuses, le goût du travail et de la fête. Les barques reprennent la mer et les marchés leur agitation bigarrée au retour du poisson. Mbanick, le vaurien qui a dompté l'adversité, devient du jour au lendemain une sorte de héros. Il va enfin pouvoir présenter sa demande en mariage aux parents de la jolie Maxoye (Rokhaya Niang), avec toutes les chances de succès.

Seule ombre au tableau : la jalousie féroce de son ami d'enfance Yatma, lui aussi éperdument amoureux de la jeune fille (rôle complexe et ingrat dans lequel on a la surprise de retrouver Hubert Koundé, l'un des trois chenapans de *La haine*, en rupture de banlieue, qui effectue ici un remarquable retour aux sources). La

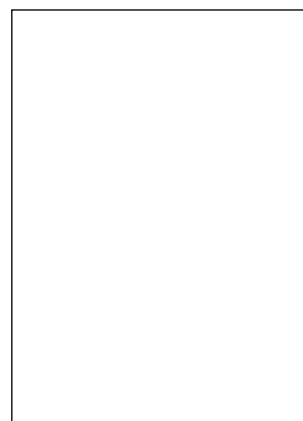
rivalité des deux garçons ne va pas échapper à la violence et à la fatalité. Au cours d'une rixe, et par trahison, Yatma blesse grièvement Mbanick et le jette au large, agonisant.

La disparition brutale du jeune homme héroïque provoque la consternation. Tout le monde soupçonne la vérité mais feint l'ignorance par hypocrisie et pour éviter l'engrenage de la vengeance. L'ami meurtrier est apparemment innocenté et peut même convoler avec la fiancée du défunt, et servir de père à son fils posthume. Une règle tacite s'impose. Il ne souffrira d'aucun ostracisme et les commères accepteront le poisson qu'il pêche en compagnie de Adu, le jeune frère de Mbanick, qui au début lui marquait tant d'hostilité.

C'est l'occasion, pour ce film plein de subtilité malgré une intrigue assez mélodramatique, de broser un portrait pas banal d'adolescent en quête d'idole et d'idéal, tiraillé entre la voix et les allégeances de la tradition qui veulent faire de lui un griot et l'appel aventureux de la pêche en mer. Ainsi Adu, qui plus que tout autre se voudrait fidèle au souvenir de Mbanick, va céder aux avances du Yatma et devenir son inséparable compagnon. Inconstances humaines face aux forces de vie que Maxoye elle-même finira par éprouver. Bien décidée, au début, à faire payer son crime à l'époux imposé, elle ne restera

pas éternellement insensible à ses charmes.

Yatma l'assassin n'est pas quitte pour autant. Restent les remords qui le rongent, et surtout la vengeance légendaire de la mer, plus constante que celle des hommes. Le film, par moments si réaliste et si proche des pires faiblesses individuelles, ne recule pas devant l'intrusion du fantastique. Les requins qui rodent autour des embarcations pourraient bien être l'âme de Mbanick et l'arme du destin.



Adapté du roman éponyme de Mbissane Ngom, *Le prix du pardon* bénéficie sans doute de ce fait d'une solide construction, ce qui fait souvent défaut à de nombreux films africains. En outre, le réalisateur, qui signe là son premier long métrage, a acquis depuis 1983 une grande expérience de la fiction à travers six courts-métrages qui lui ont donné une exceptionnelle maîtrise de la direction d'acteurs. On joue juste dans cette histoire aux confins du réel et de l'imaginaire, et ce n'est pas l'un des moindres atouts de ce film prometteur. ◀

## Sangue vivo

Film italien de Edoardo Winspeare

► D'emblée, ce film vous a comme un air connu. Celui de la *pizzica*, chant, musique et danse aux vertus parfois psychothérapeutiques par les trances qu'elle génère, très enracinée dans la région du Salento, le Sud de la botte italienne, à l'extrémité des Pouilles. C'était déjà le thème de *Pizzicata*, le premier long métrage d'Edoardo Winspeare en 1996, qu'on avait beaucoup aimé (voir *H&M*, n° 1210). Une sorte d'opéra réaliste, mélange de romance ethnologique et de drame musical. Quelque soixante ans après, les choses ont bien changé au pays des amours tragiques de Cosima et Toni l'Américano où se situe encore *Sangue vivo*, qu'on aurait pu traduire par "pur sang" ou "sang neuf", si on s'en était donné la peine.

Certes la *pizzica*, cette musique obsessionnelle, voix et tambourins qui exaltent les pulsions des corps et des cœurs et expulsent venins et démons, est encore présente, mais lors des bals populaires, elle est condamnée à battre l'estrade pour rivaliser avec les rythmes plus au goût du jour amplifiés de micros et de synthétiseurs. Pour une partie des jeunes, quand ils ne sont pas décidés à siffler, elle est considérée comme un intermède vieillot et un peu ridicule. N'est-il pire embaumement que de voir se profiler l'intérêt des ethnomusicologues et des prospecteurs des maisons de disques de Bari ?

À moins que, selon les optimistes, cela n'annonce une résurrection et une pérennisation.

Le contexte musical, devenu incertain, est un bon indicateur des mutations subies par la société villageoise, petite paysannerie qui vivait chichement et dont l'urbanisation a augmenté les besoins sans que les ressources suivent. Alors, une partie de la population a recours à des expédients que favorisent autant l'évolution des mœurs que la situation géographique : omnipotence des mafias locales et de leur cohorte de petits ou gros délinquants, consommation généralisée de drogues douces ou dures, proximité des côtes albanaises pour le trafic des cigarettes, des travailleurs clandestins, des réseaux de prostitution... Dangerosités diverses qui menacent tout un chacun, avec des effets autrement destructeurs que la fameuse piqûre d'araignée (la tarentule), cause des possessions malignes que seule la musique combattait.

Ainsi de la famille Zimba où Pino, l'aîné, après la mort accidentelle et mal élucidée du père, essaie de faire surface. Bon fils, bon père, bon frère, bon amour, honnête musicien, il tente de s'adapter à un quotidien difficile sans tout à fait se compromettre. Il subsiste, entre les remords sur les égarements de sa conduite présente et passée, les reproches de sa vieille mère, les exigences de sa femme,

les devoirs envers ses deux enfants ou sa maîtresse, les ambitions stimulantes de sa sœur, les relations conflictuelles et aimantes avec son frère moralement perturbé et physiquement délabré.

C'est en effet le cas de Donato, le cadet, qui est le plus pathétique. Il est allé d'échec en échec, et l'exemple combatif de son frère ne lui fait que mieux mesurer sa déchéance. Même un manœuvre tunisien s'apitoie sur son sort. À une possible rédemption par la *pizzica*, où il était un as du tambourin, le meilleur espoir de la contrée, à sa liaison avec Teresa, son unique amour, il préfère le dénigrement, le laisser-aller, la fréquentation des voyous, nantis ou minables, qui l'amèneront à sa perte et à celle des êtres chers.

Mais le film, superbement interprété par des amateurs, est le contraire d'un *lamento* mortifère. Le dévouement ultime d'un frère pour l'autre projette sur toute l'histoire une lumière de renaissance et d'espoir qui touche toute la région du Salento et ses habitants, indestructibles dans leur résistance. Musique ! ◀

